

CHAPITRE XXVIII.

I. Critique de la chevalerie par la Renaissance. — II. L'Arioste.
— III. Cervantès. — IV. Rabelais.

I.

Avant de prononcer sur la chevalerie les dernières paroles, il faut dire par quelles mains elle fut ensevelie. Jamais sépulture ne fut plus gaie. Elle fut portée en terre par trois de ces railleurs immortels qui font avec un éclat de rire l'oraison funèbre des vieilleries sociales.

C'est moins la chevalerie même qu'ils attaquèrent que la littérature chevaleresque. La chevalerie prêtait moins à la critique; ensuite elle était, au xvi^e siècle, moins dans les mœurs que dans les imaginations, moins dans les actions que dans les lectures. C'est par le crédit survivant de sa littérature que l'âge qui finissait empiétait sur l'âge qui commençait. Celui-ci, qui avait autant d'esprit qu'il acquérait chaque jour de science, de bon sens et de raison, réclama son droit. Il se

servit pour cela de l'ironie des gens de lettres et des décrets des souverains.

Vous pensez que les écrits firent peu d'effet et que les décrets en firent beaucoup. On ne lut peut-être pas les décrets : on dévora les écrits. On se fit un plaisir d'être en contradiction avec les décrets; mais on eût rougi d'être en contradiction avec des livres pleins de sens et d'esprit, qui avaient le succès d'une mode sans en avoir l'éphémère durée.

On mesurera la force de ces écrits à celle de l'engouement dont ils triomphèrent et qui possédait jusqu'aux rois et aux législateurs. Au comble de sa puissance, Charles-Quint interdit les romans de chevalerie à ce Nouveau-Monde qu'il eût été plus urgent de préserver du fanatisme et de la cruauté. Et, le décret signé, ce grand souverain, si grave dans l'histoire, s'enfermait dans son cabinet pour lire, sans qu'on le vît, *Don Belianis de Grèce*, une des œuvres les plus dignes de ses proscriptions.

Les romans de chevalerie faisaient alors de tels ravages dans le cerveau des jeunes Espagnoles, que les cortès s'en occupèrent comme d'une calamité publique. Les graves députés demandaient à l'empereur que l'ancien monde fût traité comme le nouveau, et tous les livres de chevalerie brûlés. Les mères, disaient-ils, laissent au logis leurs filles pour ne pas les exposer aux séductions du dehors,

..

et elles trouvent au logis même une séduction plus puissante. Le danger était moins grand en Italie et en France, où, avec plus de sang-froid dans le caractère, nous avons déjà Arioste et Rabelais. L'Espagne, toujours en retard, devait attendre encore longtemps Cervantès.

C'est précisément le désaccord des lectures avec les mœurs qui en faisait le danger. Au XIII^e siècle, un roman de chevalerie pouvait mener les jeunes gens à l'amour, mais à l'amour tel qu'il y était dépeint et tel qu'on le pratiquait alors : c'est-à-dire cet amour chevaleresque dont la condition essentielle était un effort constant vers toutes les vertus. Mettre les jeunes gens dans la voie de la passion était d'un effet bien moins funeste, quand cette voie était aussi celle des belles actions. C'était même là une sagesse profonde. Mais, les mœurs et l'amour chevaleresques ayant disparu, la voie de la passion fut dépouillée de ses ornements et de son but vertueux. Les jeunes cœurs n'y trouvèrent plus que la passion toute seule. Des romans de chevalerie, ils comprirent toujours les excitations aux plaisirs des sens ; mais ils ne comprirent plus, ou comprirent mal, ou ne surent pas utiliser habilement les excitations à la vertu. Cet art merveilleux de chatouiller le cœur, dont jadis la vertu partageait les bénéfices avec l'amour, ne profitait plus qu'au désordre des mœurs,

Cet ensemble harmonieux de rapports sociaux, qu'on appelle les mœurs, ne souffre rien qui lui soit étranger. C'est comme un corps vivant. Si quelques âmes trop généreuses, au lieu de contenir leur légitime enthousiasme pour la morale chevaleresque, concevaient l'idée folle d'en suivre les inspirations dans la pratique de la vie, ils ne trouvaient personne pour leur répondre, troublaient l'ordre de la société et ne recueillaient que du ridicule. La vertu est une au fond, mais ses formes vieillissent et changent.

Celui qui voyage à cheval et qu'un bras de mer arrête, doit quitter son cheval et prendre un bateau. Il serait bien insensé s'il prétendait poursuivre sa route sans changer de véhicule. Paladin, descends de ce destrier bardé de fer, quitte ces armes, cette devise, ces choses d'autrefois! Voici une rive du temps. Il ne s'agit plus de chevaucher, il s'agit de naviguer sur l'océan de la raison et de la science, en ouvrant les voiles au souffle du génie.

C'est un sacrifice de raison que fit le xvi^e siècle; le cœur et l'imagination se tenaient attachés à ces brillantes fictions, à ce noble transport d'héroïsme des romans de chevalerie. La raison vint les en détacher. Elle s'y prit avec tant de grâce qu'elle y réussit. Heureux les siècles qui rencontrent des censeurs aussi gracieux et d'aussi rians pédagogues!

II.

Arioste fut le premier : raillerie fine et légère, d'une élégance et d'un goût uniques, qui échappe à plusieurs, mais où l'Italie reconnaît la marque exquise de son gracieux génie, la beauté d'élite de ses enfants, l'esprit et la distinction de ces petites cours princières qui brillaient dans son sein au temps où elle était encore à peu près indépendante.

On voit bien par son œuvre même qu'Arioste avait beaucoup lu les romans de chevalerie. Il était tombé dans le même péché que Charles-Quint, aimant beaucoup ce qu'il proscrivait. De là peut-être aussi la délicatesse de sa critique : il raille la littérature chevaleresque comme on raille un ami ; non sans l'atteindre, certes, mais sans l'insulter. Le *Roland furieux* est lui-même un roman de chevalerie ; tout le trésor des inventions de cette littérature a été fouillé ; mais le malin poète en a tiré surtout les pièces les plus curieuses et les plus bizarres, pour composer le modèle des parodies. Cette parodie n'est pas, comme d'ordinaire, celle d'une seule œuvre, ou même d'une seule époque de la littérature dont je parle, mais de toute cette littérature. Charlemagne et ses douze pairs sont les héros ; mais tout ce que l'imagination et le cœur ont

semé depuis d'inventions et de sentiments dans ce champ de la chevalerie tourbillonne autour de leurs noms fameux. Je ne sais où l'Arioste a pris cette idée singulière de faire Roland fou d'amour. Boïardo l'avait déjà fait amoureux. Le Roland de la chanson de Geste l'est si peu ! On pourrait croire qu'ils ont voulu représenter les phases successives de la chevalerie. Et Roland, retrouvant son bon sens en même temps qu'il perd son amour, serait destiné à représenter le guerrier raisonnable des temps modernes, affranchi des folies de l'amour chevaleresque. Le bon sens de Roland, comme chacun sait, était dans une fiole, et cette fiole dans la lune, où Astolphe l'alla chercher. Cette fiole de verre logée en tel pays, c'est le cœur d'une femme.

Arioste ne peint que des situations chevaleresques; mais il leur donne une tournure si finement grotesque, qu'elles perdent à jamais leur prestige.

Angélique s'échappe du camp de Charlemagne, dans cette journée où la *gent baptisée* prit la fuite. En galopant à travers la forêt, elle rencontre Renaud. Renaud qui l'aime court après elle. Au milieu d'une rivière, Ferragus cherche son casque qu'il a laissé tomber dans l'eau en se désaltérant. Il attaque Renaud. Ils se battent. Angélique fuit. Après s'être bien frappés, ils s'avisent qu'ils combattent pour un bien qui leur échappe à tous deux, Mieux

vaut s'en assurer d'abord. Ferragus a un cheval, Renaud n'en a pas. Ferragus prend Renaud en croupe, et tous deux courent sur les traces d'Angélique ; ils reprendront plus tard le combat suspendu. La route se bifurque : ils se séparent, l'un prend à droite, l'autre à gauche. Ferragus se retrouve bientôt au point d'où il est parti, et recommence à chercher son casque avec une grande perche. Renaud rencontre son fidèle Bayard, ce merveilleux cheval qui entend la voix humaine : « Arrête, mon Bayard, ne bouge pas ! sans toi, je suis trop malheureux. » Bayard fait le sourd et ne court que plus vite. Angélique était arrivée au bord d'une fontaine ; elle se reposait cachée sous le plus joli buisson qu'ait peint un poëte. Arrive un cavalier qui s'assied tristement au bord de l'eau et répand les larmes et les plaintes les plus touchantes. C'est Sacripant, roi de Circassie. Angélique le connaît bien, pour avoir tant de fois repoussé ses prières. Mais ici elle a confiance en lui, elle veut le prendre pour guide, elle se montre... telle qu'une déesse, et, moins sévère qu'autrefois, lui jette les bras autour du cou. Non qu'elle veuille le guérir, elle veut seulement se servir de lui, et reprendre ensuite ses allures hautaines. Elle lui raconte comment Roland l'a emmenée du Cathay, et respectée toujours.

Forse era ver, ma non però credibile.

Sacripant y croit pourtant, et se promet en lui-même de ne point imiter le respect de Roland.

So ben ch' à donna....

Mais, au moment désiré, un cavalier arrive; Sacripant, furieux, monte à cheval et court sur lui; d'un coup de lance l'inconnu le jette par terre, puis poursuit sa route au galop. Sacripant se relève avec peine. Un messenger passe : « Avez-vous vu un guerrier couvert d'armes toutes blanches? — A telles enseignes qu'il m'a jeté par terre. Dis-moi son nom pour que je me venge. — Celui qui t'a renversé et pris ton honneur est une gentille demoiselle, Bradamante. » Et le messenger poursuit sa course. Sacripant, honteux et mécontent, prend Angélique en croupe et se met en route. Ils entendent un grand bruit : un grand destrier orné d'or arrive au galop, sautant les rivières, les buissons, brisant tout sur son passage. C'est Bayard. Sacripant veut le prendre et il reçoit une ruade. Mais il se laisse arrêter comme un agneau par la main d'Angélique, et le Circassien lui saute sur le dos. L'intelligente bête n'avait tantôt désobéi à son maître que pour l'attirer sur la trace d'Angélique. Survient en effet Renaud. Sacripant veut le combattre; mais le bon cheval, qui reconnaît son maître, recule au lieu d'avancer, avance au lieu de reculer, va à droite quand Sacripant

veut aller à gauche, se cabre, rue, se jette de côté : Sacripant prend le parti de descendre et attaque Renaud à pied. Il reçoit un coup terrible sur son bouclier. Angélique, craignant que Renaud ne soit vainqueur, excite son coursier et fuit. Un messenger arrive : « Vous combattez pour Angélique, et Roland l'emmena vers Paris ! » A ce mot le combat cesse ; Renaud, hors de lui, saute sur Bayard et le pousse vers Paris à bride abattue. Le messenger était le perfide émissaire d'un magicien : Angélique fuyait dans une direction toute contraire. C'est ainsi qu'ils courent tous les uns après les autres sans jamais s'atteindre : image de la vie aussi bien que satire des romans de chevalerie. Charmante Angélique ! Il lui vient à l'esprit qu'on pourrait bien douter de sa pudeur en la voyant mener cette vie vagabonde. Et quelles aventures ne subit-elle pas jusqu'au jour où, toujours courant à travers les forêts et les vallées, elle trouve un beau jeune homme blessé, un simple pâtre, Médor ! C'est lui qu'elle aime et à lui qu'elle se donne. En vain tant de princes et de paladins lui ont offert des royaumes et des noms glorieux ; en vain Roland l'a été chercher jusqu'au fond de l'Orient, et pour elle a rempli de ses exploits l'Inde, la Médie et la Tartarie. Un peu de beauté lui plaît plus que toute cette valeur.

Ils étaient heureux, s'écrie quelque part l'Arioste,

ils étaient heureux les chevaliers de ces temps. Dans les vallons, les cavernes obscures, les bois sauvages, repaires des serpents, des ours et des lions, ils trouvaient ce qu'on rencontre à peine dans les palais superbes, des femmes dans toute la fraîcheur de la jeunesse et dignes du nom de belles. Il ne semble pas au poète que dans ce monde fortuné, rempli de trop de séductions, la fidélité chevaleresque pût être rigoureusement gardée. C'est ce qu'il a voulu peindre dans la personne de Roger, le héros de sa prédilection, comme Roland l'est de son œuvre. Roger est l'ancêtre de ces ducs de Ferrare auxquels s'adresse Arioste. C'est lui qu'il comble de toutes les qualités aimables : il n'en fait pas un chevalier-moine, tant s'en faut. Roger, qui aime si tendrement Bradamante, qui en est si tendrement aimé et qui l'épouse à la fin, après qu'ils ont longtemps couru le monde en se cherchant sans se trouver, tantôt séparés par les événements, tantôt par la religion, tantôt par quelque enchanteur malin, Roger porte bien toujours Bradamante en son cœur ; mais avec quelle jeune et gracieuse fougue il se laisse entraîner par les occasions ! Il perd la tête pour Alcine, il la perd pour Angélique, et, sans l'anneau qui rendit invisible à propos la princesse de Cathay, quelle douleur pour vous, fidèle Bradamante ! Au reste, Arioste a sauvé l'ancêtre de ses protecteurs de tous les ridicules

des romans, et l'a doué d'une sagesse pratique et positive fort bien entendue. Quand il voyage sur l'hippogriffe, ne croyez pas qu'il reste toujours en l'air : chaque soir, il descend à l'auberge, évitant autant qu'il peut de se mal loger, et, tout pressé qu'il est de revoir Bradamante, il ne laisse pas de profiter de son voyage pour faire un petit tour d'Europe et visiter quelques pays qui n'étaient pas sur son chemin.

Tout autre est la figure de Roland. En lui prêtant cette folie d'amour à laquelle nul n'échappe tout à fait, même les demi-dieux et les êtres les plus farouches, Arioste n'a point diminué sa grandeur simple et primitive; il n'a point amolli les traits de cette rude image des temps anciens; il n'a point fait du héros des Pyrénées un dameret amoureux. Roland n'a qu'un amour, et c'est probablement parce qu'il n'en a qu'un, qu'il en est fou. Il rencontre aussi les occasions, il les dédaigne; il délivre aussi de belles demoiselles captives, il ne voit pas leurs charmes. Il lui faut Angélique, et, quand il aperçoit qu'elle ne peut plus être à lui, parce qu'elle est à un autre, il devient fou de cette folie effrayante et bizarre, si amusante et pourtant si grandiose. Même avant ce moment, les actions de Roland ont quelque chose de gigantesque, de terrible et de braque qui réjouit déjà, mais qui impose : soit dans cette caverne de brigands, quand il

leur jette à la tête cette lourde table qui en écrase les trois quarts, et que, prenant ceux qui restent, il les pend de sa main à un arbre; soit quand il combat l'orque, le monstre marin qui faisait sa proie des plus belles jeunes filles, ce monstre qui est encore le fléau de nos jours; il se jette avec sa chaloupe dans sa gueule énorme, sans autre arme qu'un câble et une ancre qu'il plante dans la langue du monstre pour lui tenir les mâchoires ouvertes, et alors il lui taille à coups d'épée la langue, la gorge et le palais. Quand Roland, par le secours d'As-tolphe, a recouvré la raison, il n'est plus le même, non-seulement que pendant sa folie, mais qu'avant sa folie: c'est qu'il a subi la dure leçon de l'amour. Comme il est devenu doux sans cesser d'être vaillant et terrible! Avec quelle touchante colère il venge la mort de son cher Brandimart! avec quel tendre désespoir il reçoit sa dernière confidence! C'est Achille écartant les mouches du corps de Patrocle.

III.

Les égards d'Arioste pour la chevalerie, Cervantès ne les eut pas. Cent ans s'étaient écoulés; l'Espagne n'avait pas été guérie par les décrets de Charles-Quint et les anathèmes des cortès. A une maladie opiniâtre, il fallait une forte médecine. C'est aussi à la littérature chevaleresque que Cervantès adresse

formellement sa déclaration de guerre. Mais Arioste l'accablait sous une fine poudre d'or peu à peu répandue. L'Espagnol change cette poudre légère en une grêle de ces cailloux qui meurtrirent plus d'une fois le pauvre chevalier de la Manche. Il est cruel, ce soldat blessé de Lépante, ce captif d'Alger, cet homme durci à toutes les misères, à toutes les souffrances de la guerre et de la paix, de la captivité et de la liberté. Sa main mutilée frappe rudement, comme la main de fer de Gœtz. Il n'y a que les enfants qui lisent son livre sans être émus pour don Quichotte. Sous cette grotesque forme du chevalier de la Triste Figure, j'aperçois toute la beauté morale du chevalier Bayard, aussi maigre que lui. Je ne connais pas de plaidoyer plus éloquent pour la chevalerie que celui du pauvre chevalier, attaqué dans sa noble et touchante folie par cet ecclésiastique insolent de la maison du duc de*** « Je suis chevalier, et tel je vivrai et mourrai, s'il plaît au Très-Haut. Les uns suivent le large chemin de l'orgueilleuse ambition; d'autres, celui de l'adulation basse et servile; d'autres encore, celui de l'hypocrisie trompeuse; et quelques-uns enfin, celui de la religion sincère. Quant à moi, poussé par mon étoile, je marche dans l'étroit sentier de la chevalerie errante, méprisant les richesses, mais non point l'honneur. J'ai vengé des injures, redressé des torts, châtié des insolences....

Je suis amoureux, mais seulement autant que la chevalerie errante m'oblige de l'être, et, l'étant de telle sorte, je ne suis pas des amoureux dérégés, mais des amoureux continents et platoniques. Je n'ai point d'intention qui ne soit droite; je ne songe qu'à faire du bien à tout le monde et à ne donner jamais lieu de se plaindre à personne; et si un homme qui pense et qui agit ainsi mérite d'être traité de fou, je le demande à Leurs Excellences. »

Allons, Cervantès, réponds à don Quichotte! C'est ainsi que je le trouve, ce fou, plus sublime encore que grotesque; c'est ainsi que la chevalerie, huée, bafouée, mise sur la croix du ridicule, inspira à celui-là même qui la perçait de ses railleries un type admirable de bonté généreuse et d'intrépide dévouement.

Mais le monde, qui se met plus volontiers du côté des fripons heureux que des dupes généreuses, comprit mieux le ridicule que le sublime du héros de la Manche, et l'auteur atteignit son but. Son œuvre, propre par la grossièreté même de quelques détails à devenir populaire, acquit une popularité européenne, qui sera toujours refusée aux formes délicates de l'Arioste. Toute l'Europe but cette médecine antichevaleresque, que quelques-uns jugèrent trop forte: ils prétendaient, ceux-là, que la lecture de Cervantès avait trop bien étouffé chez les Espagnols le vieil honneur castillan. Ils avaient peut-être

raison, non-seulement pour la Castille, mais pour l'Europe entière; et peut-être le livre de Cervantès est-il un de ceux qui ont appris à l'âge moderne la trop courte morale d'un bon sens étroit et positif, les avantages trop séduisants de l'utile sur l'honneur, de l'intérêt sur le devoir.

IV.

J'ai réservé Rabelais pour la fin, malgré l'ordre des temps. C'est lui le juge suprême, celui dont le regard universel voit de plus haut et plus loin, le gardien vigilant de la justice, de la raison et du bon sens, le cerbère d'un domaine trop souvent envahi :

Latratu regna trifauci

Personat....

Trifauci suffit pour cerbère, non pour Rabelais. Il a autant d'aboiements qu'il y a de choses au monde où peuvent se glisser la déraison et l'injustice.

Rabelais écrit d'abord un roman de chevalerie burlesque, premier germe de sa grande œuvre. Gargantua, transporté sur les nuées par l'enchanteur Merlin, allait combattre pour le roi Artus les Gos et les Margos. Les fées, les enchanteurs y jouaient un rôle. Mais tout était déjà renversé, puisque le héros n'était plus un chevalier, simple

mortel , combattant des géants , mais un géant terrassant de simples mortels. Ou Rabelais a jugé que l'Arioste avait assez fait la guerre à la littérature chevaleresque , ou il a trouvé la guerre plus opportune contre d'autres ennemis plus dangereux. Il est plus facile de trouver dans son œuvre des critiques de la chevalerie réelle que des romans de chevalerie , ce qui me fait penser qu'il est moins hostile à l'esprit chevaleresque qui anime ces romans , et , si je puis dire , à l'âme même de la chevalerie et à son principe généreux , qu'à quelques détails absurdes qu'il attaque avec sa verve mordante. Tel est l'abus des couleurs et des devises. « Qui vous meut ? Qui vous point ? Qui vous dit que blanc signifie foi , et bleu fermeté ? » s'écrie-t-il dans une sortie plaisante à propos de la livrée de Gargantua. Les devises, il n'en blâme point l'usage, mais le mauvais usage , ces jeux de mots plats , ces rébus ridicules dont les beaux de la cour faisaient parade : ils en ont , dit-il , enchevêtré leurs mulets , vêtu leurs pages , écartelé leurs chausses , brodé leurs gants , frangé leurs lits , peint leurs enseignes , composé des chansons. Voulant signifier espoir , ils font peindre une sphère (*sphæra* , *spera*) ; des pennes d'oiseau , pour peines ; l'ancholie , pour mélancolie ; la lune bicorne , pour : vivre en croissant ; un banc rompu , pour banque-route ; un lit sans ciel , pour un licencié : ho-

monymies ineptes, fades et barbares, contraires à la restitution des bonnes lettres et du bon sens public. Rabelais critique encore, et bien justement, la fausse gloire des lances rompues. « C'est la plus grande rêverie du monde, de dire : *J'ai rompu dix lances en tournoi ou en bataille!* Un charpentier le ferait bien. Mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. »

On sait ce plaisant chapitre où Panurge et ses compagnons déconfirent six cent soixante chevaliers bien subtilement. C'est une piquante raillerie de la fougue aveugle des chevaliers. Panurge, les voyant venir, tend sur le rivage une corde qu'il attache au cabestan du navire. Les chevaliers accourent bride abattue, et d'abord il en tombe quarante-quatre par terre, qui n'avaient pas soupçonné que le rivage fût glissant. « Messieurs, leur dit Panurge en ôtant son bonnet, je crains que vous vous soyez fait mal, pardonnez-le-nous, car ce n'est de nous, mais c'est de la lubricité de l'eau de mer qui est toujours onctueuse. » Il donne en même temps le signal de tourner le cabestan, et la corde, qui se roidit, jette par terre ceux des chevaliers qui étaient encore sur leurs pieds.

Voilà ce que raille Rabelais. Mais il ne raille point l'éducation chevaleresque, et dans celle de Gargantua il donne une large place à ces exercices du corps utiles et salutaires, dont l'enfance de

Boucicaut a offert un exemple. L'esprit chevaleresque, en ce qu'il a de généreux, il ne le raille nulle part. La société chevaleresque, cette société gracieuse, polie et libre de préjugés, il l'aime, il la fête, il l'accueille à portes ouvertes dans ce lieu choisi, ce séjour excellent, cette utopie délicieuse de l'abbaye de Thélème :

Ci entrez, vous, et soyez bien venus
Et parvenus, tous nobles chevaliers,
.....
..... Afin qu'entretenus,
Grands et menus, tous soyez à milliers,
Mes familiers serez et péculiers :
Frisques, galliers, joyeux, plaisants, mignons ;
En général, tous gentils compagnons.

Ci entrez, vous, dames de haut parage,
En franc courage. Entrez-y en bonheur,
Fleurs de beauté à céleste visage,
A droit corsage, à maintien prude (prudent) et sage.
En ce passage est le séjour d'honneur....

..